

L'humaniste Joannes Ravisius Textor: entre pédagogie et poésie

L'idée de la présente communication, comme celle du colloque entier en ce qui me concerne, m'a été suggérée à la lecture de quelques assertions sèchement péremptoires, plus intuitives qu'argumentées, tout en étant quasiment évidentes ou fortement probables, comme celle, nichée au bout d'une note infrapaginale dans un article de Stephen Bamforth et Jean Dupêbe¹: « Les poètes néolatins se forment en régentant dans un collège, comme Visagier à Cardinal Lemoine, Bourbon à Beauvais », ou en repensant à certains tableaux « bon marché » et généralistes, comme cette « vanité » des « Apollons de collège » avancée si prestement par Lucien Febvre².

Mon objectif sera donc de présenter (ou représenter) au plus près un de ces acteurs laborieux de l'humanisme français des deux premières décennies du siècle, celui que les seiziémistes connaissent essentiellement comme l'auteur des deux sommes pédagogiques et « aides à la composition littéraire » que sont le *Specimen epithetorum* (1518) et l'*Officina* (1520), et sans doute moins en tant qu'auteur de *dialogi*, *epigrammata* et autres *epistolae*. À priori donc un « humaniste », certes, mais au sens de « passeur ou tisseur de culture antique » ou « auxiliaire à la création de lettres humaines », plutôt que, par exemple, découvreur de manuscrits, éditeur ou commentateur de textes antiques, rôle qui ne fut pratiquement jamais le sien.

Je l'aborderai donc en tant que poète et auteur de moralités, farces et autres sotties qu'il fut dans sa courte existence, comme dans sa vie de régent au Collège de Navarre évoluant au cœur d'une pédagogie innovante et mouvante, tant du point de vue des matières et contenus enseignés que des méthodes didactiques utilisées. Situé comme nombre de régents entre le traditionnel *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu et l'éclatante *Grammatica* de Jean Despautère, entre la sombre et rébarbative scolastique et le nouvel humanisme, Textor accueille chaleureusement et même, comme nous le verrons, favorise à sa mesure cet humanisme moderne, voire avant-gardiste, sans pour autant reléguer au second plan, loin s'en faut, les maîtres de la littérature et de la poésie antiques, auxquels il réserve le « premier rang » (*primi accubitus*, cf. e.a. *Specimen*, fol. 308 v^o) devant les *neoterici*.

La question des modèles humanistes et des apports personnels du professeur et poète Textor à l'humanisme me fera examiner son univers poétique, c'est-à-dire, avant tout, son célèbre recueil d'épithètes et ses *Dialogi* et *Epigrammata*, sans pour autant délaisser son *Officina* ou encore ses *Epistolae*, dans un va-et-vient constant entre œuvres plus « théoriques » et pratique poétique que j'estime fidèle à la réalité même de l'« interpénétration consciente » de ces deux pans de son œuvre, de ces deux « métiers », peut-on même dire.

Il ne s'agira donc pas d'établir la place de Textor dans la « littérature pédagogique » de l'époque (du type *De ratione studii* d'Érasme), mais plutôt dans ce que j'appellerais la « pédagogie littéraire ou poétique (au sens premier de ποιηῖν) » de son temps, c'est-à-dire de l'examiner non comme un pur théoricien de l'éducation, ce qu'il n'est qu'à de sporadiques occasions, mais bien comme un « écrivain pédagogue », comme un « littérateur au service d'apprenants », ou encore comme un humaniste agissant en faveur, pour reprendre le titre d'un florilège de Paul Souquet, de la « renaissance dans l'éducation »³.

¹ Cf. Stephen Bamforth-Jean Dupêbe, « Un poème de Sylvius sur l'entrevue du Camp du Drap d'or », *BHR* 52/3 (1990), p. 635-642, spéc. 639 et n. 26.

² Tout en reconnaissant à l'auteur de cet important ouvrage qu'est *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle* l'insigne mérite d'avoir, non pas révélé, mais rappelé de manière marquée et durable l'existence littéraire (et l'existence tout court) de quelques-uns de ces régents-poètes des années 1500-1550 – comment interpréter l'absence de Ravisius Textor dans ce chapitre célèbre de Febvre: indifférence ou ignorance, assurément plus que mansuétude personnalisée ! – et quel que soit le contexte idéologique dans lequel il écrivit ces âpres lignes, je persiste à croire qu'il aurait pu s'en passer eu égard à sa thèse sur le point de vue religieux de Rabelais.

³ Cf. Paul Souquet, *Les écrivains pédagogues du XVI^e siècle*, 2^e éd., Paris, 1886: en l'occurrence Érasme, Sadolet, Rabelais, Luther, Vives, Ramus, Montaigne et Charron.

ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES

De la vie du Nivernais Ravisius Textor, bien trop rapidement nommé Tixier de Ravisy en français moderne (par analogie partielle, sans doute, avec le baron hindouiste Textor de Ravisy), je ne voudrais retenir ici que deux lignes de force: d'une part la brièveté de son existence – une vie de trente années tout au plus, puisque, après de multiples recoupements internes, il y a une très forte probabilité qu'il soit né aux alentours de 1493 et peut-être même bien en novembre 1492 (plutôt qu'en 1480), et qu'il ait rendu l'âme le 3 décembre 1522 – et, d'autre part, une indéfectible *fides* à l'illustre Collège de Navarre, où il étudia jusqu'à obtenir sa maîtrise *in artibus* pour ensuite y enseigner la rhétorique et devenir, au moins pour l'année 1520, *Regens grammaticorum*, non sans produire dans cette *Domus* presque *aurea* plus de 2.000 pages latines⁴.

Entre la classe et l'atelier d'imprimerie

Je voudrais maintenant céder la parole au régent, par un extrait tout à fait « textorien » dans le style, dirais-je, tiré de l'épître dédicatoire de l'*Officina* (f. A ii v^o, éd. 1520) adressée à son maître navarriste et nivernais Jean Bolvac, où on le trouve pris dans le tumulte quotidien de ses activités professionnelles, à priori schizophréniques:

[*Contra vero*] *si quid per incuriam mihi non elimatum lapsum est, frequenter autem lapsum est, partem erroris, quaeso, condonate meis occupationibus, quibus, quum haec imprimerentur, nulla non hora obruebar, idque adeo, ut vix otium esset ad scalpendum caput, aut ad mungendas nares. Nam ut tu ipse omnium certissime nosti, non poteram assidue praeesse typis, quum me oporteret totos dies erudiendis iuvenibus impendere.*

[À l'inverse] si par incurie quelque erreur m'a échappé [*sc.* dans l'édition de l'*Officina*] – cela a dû arriver souvent – pardonnez-m'en une partie, je vous le demande, en considération de mes occupations qui, pendant l'impression de ces pages, m'écrasaient à toute heure et ce, à tel point que j'avais à peine le loisir de me moucher, ou de me gratter la tête. Car, comme tu le sais bien mieux que quiconque, je ne pouvais pas présider à l'impression de manière assidue, alors qu'il me fallait des jours entiers m'attacher à l'instruction des jeunes gens.

Textor semble là, d'une part, regretter quelque peu l'emprise de ses obligations scolaires sur son « temps d'activité humaniste », même si l'*Officina* est destinée en premier lieu, comme il n'a de cesse de le répéter, au public estudiantin et aux « non-professionnels » de la langue, mais aussi, d'autre part, considérer son enseignement comme une priorité à ne pas négliger.

Deux ans plus tôt déjà, dans son adresse au lecteur du *Specimen epithetorum* (2 septembre 1518), il déclarait:

Quum simul flare ac sorbere sit difficile, non poteram erudiendis iuvenibus incumbere, et auferendis typographorum erratis eodem momento vacare. Quod si quando e schola ad praelum me furtim surriperem, idipsum nisi moleste ferre non poterat meus Gymnasiarcha Io. Bolvacus [...]. Quem quum terreni cuiusdam numinis loco ut de me semper bene meritum, haberem, malui opus meum offendi maculis, quam me ab eiusdem benivolentia relegari.

⁴ Pour plus de détails sur Textor, je me permets de renvoyer à ma mise au point biographique parue dans *BHR* 69/3 (2007), p. 691-703, mais également à ma biobibliographie sur cet humaniste (à paraître chez Droz).

Comme il est difficile de souffler et d'avaler en même temps⁵, je ne pouvais me pencher sur l'éducation de la jeunesse et, au même moment, m'occuper d'ôter les erreurs des typographes. Si parfois je m'échappais furtivement de l'école pour aller à l'imprimerie, mon directeur Jean Bolvac [...] ne pouvait supporter sans peine ces dérobades. Cet homme, étant donné que je le tenais pour une sorte de divinité terrestre vu qu'il s'est toujours montré bon à mon égard, j'ai préféré laisser des fautes dans mes ouvrages que de m'exclure de sa bienveillance.

Souffler et avaler... Voilà bien deux fonctions humaines d'importance et de nécessité relativement équivalentes et, par ailleurs, comme Textor le dit lui-même, physiologiquement incompatibles, l'une devant cesser pour que se produise l'autre...

Nombre d'écrivains et historiens de l'Université de Paris ont souligné le rôle salubre et énergique de promotion des belles-lettres joué par Textor au sein de son collège et de l'*Academia* tout entière. Je ne citerai que le témoignage de Jean de Launoy, Navarriste et auteur d'une très documentée *Academia Parisiensis illustrata*, qui fait notamment du régent de Navarre l'« importateur principal » de l'éloquence latine dans l'université parisienne: *qui, nisi primus, certe praecipuus Romanam eloquentiam et optimarum artium studium Academiae importavit*⁶.

LE PEDAGOGUE

Le pédagogue, bien plus que le poète, connut un succès éclatant dans l'Europe savante et scolaire des XVI^e et XVII^e siècles: le meilleur témoignage de cet engouement consiste sans doute dans les très nombreuses éditions et réimpressions de ses sommes pédagogiques (à titre d'exemple, les *Epitheta* en ont connu, entre 1518 et 1686, cent soixante-six, soit une parution par an, dans quatorze villes européennes, essentiellement Paris, Lyon et Bâle). Quand on réproche, méconnaît ou ignore totalement le poète et épistolier Textor, le pédagogue, lui, s'en sort très souvent avec des éloges, plus ou moins exactement mesurés. Mais, eu égard au sujet qui nous occupe, ce sont certains jugements négatifs voire hostiles qui se sont avérés les plus pertinents et symptomatiques.

Ainsi, une des premières critiques posthumes du « philologue » Textor se trouve dans le chapitre de *philologia* du *De tradendis disciplinis* (1531) de Juan Luis Vives. L'Espagnol pointe notamment du doigt son ignorance du grec, tout en concédant à l'auteur de l'*Officina*, comme Conrad Gesner plus tard, une certaine *diligentia*⁷:

Petrus (sic) Textor levidensam texuit; licebit tamen Officinam eius nonnumquam consulere, quamvis perturbatam, nec semper certam, ut erat auctor litterarum Graecarum prorsum ignarus, nec in Latinis magnae dexteritatis; meruit tamen laudem diligentiae aliquam.

Pierre (*sic*) Textor n'a tissé qu'une mince toile; il sera bon, pourtant, de consulter parfois son *Officina*, même si elle est confuse et pas toujours fiable, étant donné que l'auteur ignorait complètement le grec et n'était pas d'une grande dextérité en latin; cependant, il mérite quelque éloge pour son exactitude.

L'intérêt pédagogique relatif de l'*Officina* triomphe donc difficilement de ses prétendues carences philologiques. Aux yeux de l'helléniste et latiniste Vives, Textor fait figure de piètre humaniste: pas seulement étranger à un des deux idiomes de l'antiquité, il est peu à l'aise dans l'autre ! La question demeure de savoir si sa *non... magna dexteritas* en latin vise aussi son œuvre poétique et dramatique (*Dialogi, epigrammata*, etc.).

⁵ Expression plautinienne (*Most.*, 790-791), reprise dans les *Adages* d'Érasme (1180 = II, 2, 80: *simul sorbere et flare difficile*), exprimant généralement l'impossibilité de « servir deux maîtres à la fois », notamment l'amour et l'étude ou encore les études poétiques et théologiques.

⁶ Paris, 1682 [1677], p. 976.

⁷ Cette critique gesnérienne intervient après une évocation *a contrario* d'auteurs usant du latin comme du grec (Aulu-Gelle, Caelius Rhodiginus dans ses *Lectiones antiquae*), cf. *Opera*, t. I, Bâle, 1555, liv. III, p. 481.

Cependant, nonobstant l'accroissement du risque de subjectivité, au fur et à mesure du temps et des bouleversements culturels, des jugements bien postérieurs sur la situation parisienne des années 1500-1530, il est bon d'en évoquer quelques-uns, les plus significatifs et récurrents.

Traitant du « bon usage de la poésie » (*Usus qualis, ac fructus e Poetis Ethnicis*) dans sa *Bibliotheca selecta qua agitur de ratione studiorum* (1593), Antonio Possevino soulève une autre grande *cautio* touchant les compilateurs de *flores poeticae*, engeance qu'il n'illustre que d'un nom – encore assez connu et paradigmatique en cette fin de siècle, peut-on en conclure – celui de Textor⁸. Dans sa critique, ciblant également les essais comparatifs de poètes, l'Italien entend, à bon droit, mettre en exergue un écueil réel menaçant ce genre d'ouvrages encyclopédiques – en l'occurrence, les *Epitheta*, mais aussi partiellement l'*Officina* – celui de ne pas distinguer le bon grain de l'ivraie (*non separa[re] pretiosum a vili*), notamment dans le cadre d'un enseignement poétique. Les *Dialogi* et l'oeuvre poétique personnelle de Textor ne semblent pas, eux, être visés ici.

Relayant, au milieu du XVII^e siècle, la critique de l'ignorance du grec accablant Textor, Gerhard Johannes Vossius ne voit par ailleurs en lui qu'un compilateur sans aucun génie, pas même celui de la pédagogie⁹. Sa critique est intéressante dans la mesure où elle fustige la finesse même des choix humanistes de Textor relativement à ses modèles et autorités littéraires alimentant ses sommes didactiques: l'auteur de l'*Officina* est rangé parmi les écrivains qui *magis rivos sectantur, quam fontes* « recherchent plus les ruisseaux que les sources ».

Ce travail de compilation, pourtant fondamental et attendu dans ce genre de recueils de *loci communes*, continue d'écraser l'humaniste en ce XVII^e siècle finissant, au point d'effacer les autres mérites de ses sommes pédagogiques (*Epitheta* et *Officina*) et d'éclipser du moindre jugement sérieux son talent d'auteur dramatique ou d'épistolier¹⁰. Le jugement d'Adrien Baillet, par exemple, sans appel pour cet « assez médiocre grammairien », est révélateur du mépris recouvrant, à l'aube des Lumières, une certaine frange des écrivains de collège du second humanisme français, manquant cruellement, selon lui, d'envergure littéraire¹¹:

Cet auteur ne pût point venir à bout de se faire compter parmi les bons écrivains, & ses ouvrages ont trouvé pour ainsi dire leur sépulture dans la poussière de quelques petits Collèges ou des boutiques les moins fréquentées.

Je voudrais prolonger encore un peu cette incursion dans le XVII^e siècle français, en examinant un double témoignage de Nicolas Boileau-Despréaux, dans la mesure où, par-delà le contexte particulier de la coexistence heurtée du français et du latin dans l'usage poétique à cette époque, l'auteur de l'*Art poétique* résume bien le schisme conceptuel entre la véritable création poétique (*poesis*) des Anciens émanant de l'*ingenium* ou inspirée des Muses, et la pâle imitation moderne, plus ou moins consciente, plus ou moins réussie, mais toujours faussée, inauthentique et lourdement secondée, par exemple, par les travaux de notre régent. Textor devient chez Boileau le symbole de l'enseignement rétrograde et superficiel, parce que

⁸ Ant. Possevini *Societatis Jesu Bibliotheca selecta qua agitur de ratione studiorum, in historia, in disciplinis, in salute omnium procuranda*, I, Romae, 1593, chap. 25, p. 109. Dans les éditions postérieures (Venetiae, 1603; Coloniae Agrippinae, 1607), le passage se trouve au chapitre 8 du livre XVII (resp. p. 477 et 415). Cette source critique avait déjà été signalée par Ann Moss dans *Les recueils de lieux communs. Méthode pour apprendre à penser à la Renaissance* (trad. fçse par P. Eichel-Lojkine et al.), Genève, Droz, 2002, p. 303.

⁹ G.J. Vossius, *De historicis latinis libri III*, 2^e éd. rev. et corr., Lugduni Batavorum, J. Maire, 1651, III, chap. 12, p. 672-673 (art. 'Raph. Volaterranus').

¹⁰ Textor n'a cependant aucun scrupule à reconnaître ses dettes, son honnêteté intellectuelle (citation systématique de ses sources) conférant même à ses deux compilations un intérêt scientifique certain. Il n'hésite pas, par exemple, à comparer son *Officina* à la corneille d'Horace, toute parée des plumes d'autrui (*Épître à J. Bolvac, Officina*, éd. 1520, fol. A ii v^o; cf. Hor., *Ep.*, I, 3, 15-19), ou à rendre hommage à ses *creditores* en employant le verbe *suffurari* (en plus de *excerpere*) pour qualifier ses emprunts aux auteurs, cf. *Specimen*, fol. 190 r^o, s.v. *leo*.

¹¹ *Jugemens des savans sur les principaux ouvrages des auteurs par Adrien Baillet, revus, corrigez, & augmentez par Mr. [B.] de la Monnoye* [éd. orig. 1685-1686], nouv. éd. augm. de l'*Anti-Baillet* de Ménage, avec des observations de Mr. de la Monnoye [...], t. II, Amsterdam, 1725, p. 143.

« déjà digéré », de la poésie latine, le chef de file de l'ancien pédantisme classique et, pour ainsi dire, le gourou des « latiniseurs », ces poètes français se mêlant de versifier en latin, tentant vainement de continuer Virgile ou Térence au lieu de se contenter de s'inspirer de leurs style et pensée, querelle déjà si présente à l'époque de notre humaniste.

Ainsi, dans une satire composée en latin, Boileau évoque son apprentissage de la versification latine, quand il tournait en vers la prose dictée par un « bourreau de régent », et la pratique régulière des *Epitheta* de Textor, ainsi que de la *Prosodia* de Henricus Smetius (1610)¹²:

*Utile tunc Smetium manibus sordescere nostris;
Et mihi saepe udo volvendus pollice Textor
Praebuit adsutis contexere carmina pannis.
Sic Maro, sic Flaccus, sic nostro saepe Tibullus
Carmine disjecti, vano pueriliter ore
Bullatas nugas sese stupere loquentes...*

Alors j'ai pu friper d'un maniement utile
Smetius et j'ai dû, poissant du doigt Textor,
En lambeaux recousus dépecer son Trésor.
Combien de fois Horace et Virgile et Tibulle,
Mis en pièces par un poète ridicule,
Virent avec stupeur leurs débris empruntés
Gonfler de vains discours des puérités !

Le second témoignage, tiré du *Dialogue des poètes*, est encore plus cinglant à l'égard du vieux Textor considéré comme un satellite poétique et non un véritable créateur. Il est symptomatique du rejet du latin par les tenants de la langue française en poésie en ce dernier tiers du XVII^e siècle, mais a également le mérite de montrer, certes ironiquement, l'usage concret que pouvait faire des *Epitheta* le poète ou l'apprenti-poète. L'auteur met en scène Horace interpellant – en français ! – Apollon au sujet des « abus qui règnent sur le Parnasse » et de la profusion de ces poètes français qui, massacrant les vers de son ami Virgile, parviennent tout au plus à accrocher quelques *disjecti membra poetae*, tout en s'imaginant pouvoir figurer à ses côtés. Apollon veut entamer une discussion avec les poètes incriminés (Ménage, du Périer, Santeul, La Peyrarrède et Rapin). Après de brèves présentations, le dieu des Arts s'interroge¹³:

Apollon: « Et ce vieux bouquin qui est parmi eux, comment s'appelle-t-il ? ».

Textor: « Je me nomme Ravisius Textor. Quoique je sois en la compagnie de ces Messieurs, je ne suis pas poète; mais ils ne peuvent pas se passer de moi, parce que je leur fournis des Epithètes toutes les fois qu'ils en ont besoin ».

Intervient alors un de ces poètes entamant un vers latin sans pouvoir le finir par manque d'inspiration relativement à une épithète à attribuer à Jupiter. Textor vole à son secours en lui proposant *magnus, omnipotens*, puis *bicornis*¹⁴, proposition finalement adoptée par le poète en quête du premier adjectif trisyllabique venu. Apollon, s'offusquant qu'on attribue des cornes à son père et, au-delà, ne voyant aucune justification poétique à ce choix, tente de remettre de l'ordre dans ce délire aussi absurde qu'inadmissible:

Hé oui, il fallait finir votre vers, mais il ne fallait pas le finir par une sottise. A-t-on jamais employé ainsi des épithètes ridicules et étrangères? Je veux pourtant qu'Horace soit encore votre maître...

Mais ces critiques ne doivent pas faire oublier les multiples éloges qu'il reçut dès son vivant de la part d'étudiants (Christophore Picart, Antoine Ressin,...), d'amis (Pierre Danès,

¹² Cette pièce (sans autre titre que *Satira*) remonterait à la jeunesse de l'auteur, vers 1660, cf. Antoine Adam (introd.)-François Escal (text. établ. et annot. par), *Boileau. Œuvres complètes*, Paris, La Pléiade, 1966, p. 238 (texte, v. 6-11) et 1027 (trad.); cf. aussi Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, t. V, Paris, 1927, p. 7-8.

¹³ Cf. A. Adam-F. Escal, *op. cit.*, p. 592-599 (il existe une variante de ce dialogue, reproduite p. 599-605), spéc. 595-597. Remarquons que Textor est ici dépossédé de son être et identifié à ses *Epithètes*. Je n'irai, toutefois, pas jusqu'à penser que l'on appelait cet ouvrage le *Textor*, comme on dit aujourd'hui, certes à une autre échelle, le *Robert* ou le *Larousse*.

¹⁴ Cf. *Epitheta*, art. *Ammon s.v. Jupiter*: il s'agit, pour être précis, de l'épithète *corniger* et non *bicornis* (avec évocation de l'adoration vouée, en Lybie, à Jupiter sous la figure d'un bélier).

et d'autres moins connus comme Jacques Blanc, Henri Labbé, Blaise Madronet,...) – remarquons cependant le silence total des grandes lumières de l'humanisme contemporain comme Érasme, Budé ou Lefèvre d'Étaples – et après sa mort, chez nombre d'historiens de la littérature, à l'exemple de l'abbé Girolamo Ghilini qui, dans son *Teatro d'huomini letterati* (1647), encense véritablement le poète et, en l'occurrence, l'érudit de la poésie et de l'histoire, l'abeille butineuse qui fabriqua l'*Officina*¹⁵:

Non occorre stendersi molto in significare il valore di Giovan Ravisio Testore nelle buone lettere, e massime in quelle, che Humane vengono chiamate; poiche le Opere sue, lo fanno a sufficienza palese, et in particolare quella, che col titolo di Officina Istorica e Poetica vā continuamente per le mani de' studiosi ingegni con loro indicibile beneficio, et aiuto, contenendo, a guisa d'un fertilissimo campo, una messe d'Istorie seguite in ogni età, così nella prosa, come nel verso; poiche a guisa d'Ape ingegnosa hà con giudizio delibato il succo da ogni sorte di Scrittori, e non ha lasciato intatto quasi alcuno di essi così Greci, come Latini.

Il n'est pas nécessaire de s'étendre grandement sur l'importance de la valeur de Jean Ravisius Textor dans les belles-lettres, et spécialement dans celles que l'on appelle humaines, puisque ses oeuvres le montrent à suffisance, et en particulier celle qui a pour titre *Officina Istorica e Poetica* passe continuellement entre les mains des esprits studieux non sans leur apporter un bénéfice indescriptible et une aide, car elle renferme, à la manière d'un champ très fertile, une moisson d'histoires suivies de chaque époque, [tirées] tant de la prose que de la poésie; puisque, telle une abeille industrieuse, il a extrait avec raison le suc de chaque type d'écrivains et n'a laissé intouché presque aucun d'eux, Grecs comme Latins¹⁶.

Avant l'abbé Ghilini, Sebastianus Figulus, dans l'épître dédicatoire de son *Epithetorum oratoriorum Farrago* (1588), considère Textor comme une sorte de pilier de l'art poétique et un modèle en la matière, lorsqu'il déclare avoir souvent souhaité l'existence d'un orateur capable de développer l'éloquence et de réaliser *quod in poetica facultate summa cum laude praestitit Ravisius*¹⁷. Joannes Posthius (1537-1597) ouvre, quant à lui, son épigramme élogieuse sur la collection d'*Epitheta Graeca* réunie par Conrad Dinner par l'évocation de Textor et de son immense travail de dépouillement des œuvres poétiques latines, qui lui assure une *perpetua laus*¹⁸.

Malgré quelques critiques, la plupart fort éloignées du contexte universitaire parisien des premières décennies du XVI^e siècle, il est manifeste que l'encyclopédiste de la poésie et de l'éloquence, le « bouche-trou des compositions », le « fournisseur d'épithètes », le « pourvoyeur de *loci communes* », ressources *omnibus artis poeticae studiosis maxime utiles* pour citer le frontispice du *Specimen epithetorum*, fut reconnu très tôt et pour les deux siècles suivants comme un « bienfaiteur des lettres » et de la *Latina poesis* (au sens large de « création littéraire en langue latine ») et, partant, comme un humaniste, certes dans le contexte pour certains peu élevé d'une carence pédagogique (épithètes, lieux communs,...), à l'ombre des prestigieuses éditions annotées de textes antiques fondateurs ou encore des exégèses philosophico-religieuses de grande ampleur.

¹⁵ Cf. p. 152-153.

¹⁶ Cette dernière formule est empruntée à l'éloge de son premier véritable biographe, l'un des plus fins encyclopédistes de la poésie humaniste, Johann Peter Lotichius (*Bibliotheca poetica*, Pars 4: *diversarum nationum*, Francofurti, Sumptibus Lucae Jennisii, 1628, p. 31).

¹⁷ S. Figulus, *Epithetorum oratoriorum farrago*, Franc. ad Moenum, J. Spies, 1588, p. [8]. L'expression de *poetica facultas* est également employée par Nicolas Petit pour désigner une des deux sphères de compétence de Textor, cf. *infra*. Cf. aussi Lotichius, *op. cit.*, p. 33.

¹⁸ Cf. Joannes Posthius, *Parergorum poeticorum, pars altera* [*Silv.*, I], Heidelberg, Hier. Commelin, 1595, p. 45, v. 1-3. L'universalité presque atteinte dans la collecte du matériau (cf. v. 2) a été saluée de tous temps, y compris plus récemment par Ann Moss, qui considère à juste titre les *Epitheta* comme « one of the most universally scoured linguistic resources of the 16th cent. », cf. Ann Moss, *Printed commonplace-books and the structuring of Renaissance thought*, Oxford, Clarendon Press, 1996, p. 172, n. 55.

Le meilleur témoignage du succès immédiat de l'œuvre pédagogique de l'immense érudit que fut Textor se trouve sans doute dans ces mots que Nicolas Petit adresse, aux dirigeants du collège de Montaigu où il régent, Noël Bêda et Pierre Tempête, au seuil de l'édition de ses *Silves* (29 juin 1522):

Cui quidem provinciae abunde satisfacisse videtur Ravisius noster, multiplicis homo doctrinae, honestique et perquam amoeni ingenii, qui facultatem et poeticam et oratoriam perinde amplexus est ut (quod de Politiano Picus) utram magis haud satis constet, sitque cinnus utriusque dicendi generis. Quique humanioribus litteris nutantibus sane et ruinosis iam adeo solerter prospexit ut, si in hac Parrhisiorum academia similes etiam pauci forent, bonas artes brevi sperarem hoc vindice receptum iri.

Mais dans ce domaine [sc. compilation d'histoires et de légendes, cf. commentaire ci-après], notre cher Ravisius semble avoir donné large satisfaction, en homme à la science labyrinthique, au génie honnête et agréable au possible, lui qui (comme dit Pic à propos de Politien) a embrassé l'art poétique et l'art oratoire de manière si équivalente que l'on ne saurait clairement établir lequel des deux il a favorisé et que l'on a affaire à un breuvage composé des deux genres de style¹⁹. Sur les belles lettres qui vacillaient vraiment et menaçaient ruine²⁰ il a veillé jusqu'à présent avec tant de savoir-faire que, si dans cette académie parisienne²¹ il s'en trouvait, même peu, qui lui fussent semblables, me viendrait l'espoir d'une reconquête imminente des bonnes lettres sous l'impulsion de ce défenseur.

Si cette expression *multiplicis homo doctrinae* désignant Textor n'est pas sans rappeler la *multiplex variaque doctrina* qui, selon Suétone, valut à Atéius son surnom *Philologus*, mais aussi celle, de peu antérieure à la présente, d'*opusculum varium ac multiplex* dont Nicolas Bérauld qualifiait la silve *Rusticus* du même Politien, et peut donc viser partiellement le poète érudit que fut le régent de Navarre (ses *dialogi* pour l'essentiel), il me semble que ces mots désignent, plus que l'érudit poète, l'auteur des sommes pédagogiques et spécialement l'*Officina*, le savant philologue capable d'« embrasser de manière équivalente les *facultates* poétique et rhétorique » (*facultatem et poeticam et oratoriam perinde amplectari*), doubles univers et compétence dont pouvait se targuer Politien en son temps dans cette Italie si exemplaire, mais dans le domaine des langues (bilinguisme latin-grec) et non sous le rapport du style (les deux *dicendi genera*, prose et poésie) comme ici²². En effet,

¹⁹ Je choisis de donner à *cinnus* son sens le plus concret de « mixture à boire » (cf. Nonius Marcellus, p. 62, 20 Lindsay), plutôt que le plus neutre « mélange », tel un nectar hybride déversé dans la bouche des lecteurs.

²⁰ *nutantibus... ruinosis*: ces épithètes et la fin du texte (*sperarem...receptum iri*) sont empruntées à une lettre d'Hermolao Barbaro qualifiant l'état des belles lettres au secours desquelles vole leur protecteur... Politien, cf. *Illustrium virorum epistolae a Politiano partim scriptae*, Paris, J. Bade, 1520, fol. 16 r^o-v^o). Cette reprise constitue, du moins dans le chef de Petit, un des éléments visant à assimiler Textor à Politien, cf. Arnaud Laimé, « L'influence d'Ange Politien dans la préface des *Silvae* de Nicolas Petit (1522) », *Camenae* 1 (janv. 2007), p. 5 et n. 33 (disp. sur http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/A_Laimé.pdf, juin 2011).

²¹ De même, tout en mettant en exergue le bénéfice apporté par les *opera* de Textor à la *Respublica litteraria* tout entière, Lotichius précise néanmoins *inprimis Academica*, le *magnum emolumentum* revenant spécifiquement à la *iuventus studiosa* (op. cit., p. 33).

²² Cf. Suét., *Gram.*, 10, 4. L'emploi par Petit à propos de Textor de l'expression même qu'utilisa Pic de la Mirandole à propos de Politien (*amplectari, cinnus utriusque...*, etc., cf. *Illustrium virorum epistolae...*, loc. cit., fol. 13 v^o), constitue un moyen supplémentaire pour Petit de faire de Textor le « Politien français », comme l'a bien vu A. Laimé (loc. cit., p. 4 et n. 30). Lotichius (op. cit., p. 31) se fait également l'écho de cette double compétence en évoquant la *messis d'historiae* récoltée par l'humaniste, spécialement en ce qui concerne les deux modes d'expression, la prose et la poésie (*utraque eloquentia, tam soluta, quam ligata*). Plus loin (op. cit., p. 33), Lotichius évoque aussi la *poeticae eloquentiae copia* déversée par les *Dialogi* de l'auteur. Cependant, ce n'est pas Politien dont Lotichius entend faire de Textor un calque français, mais d'un autre Italien lui aussi immense dans la *facultas poetica et historica*, le Ferrarais Giglio Gregorio Giraldi (Lilius Gregorius Giraldus ou Gyraldus) né en 1479 et mort en 1552. Comparaison également pertinente, puisque, outre des poèmes, on lui doit plusieurs œuvres

le présent hommage est amené par l'aveu de Petit de n'avoir pas pu (ou voulu) farcir d'érudition ses *Silves* (comme Politien), refusant, lui, de « passer ses nuits à amasser des récits historiques ou légendaires » (*nolentes scilicet historiis fabulisve undecumque accumulandis invigilare*), type d'activité ou charge (*provincia*) de toute façon (*quidem*) inutile depuis la vaste réserve (cf. *officina*) constituée et mise à la disposition des poètes par Textor²³. L'expression *historias (undecumque) accumulare* n'est d'ailleurs pas sans évoquer partiellement le titre même de la compilation textorienne: *Officina partim historiis, partim poeticis referta disciplinis*²⁴.

En outre, deux ans avant le témoignage de Petit, c'est précisément l'*Officina* que Pierre Danès, collègue et ami de Textor, qualifiait d'*opus varium, multiplex, eruditum*, voulant sans doute mettre en avant les lectures labyrinthiques et autres textes difficiles d'accès ou de compréhension obscure pour les moins initiés auxquels notre humaniste dut s'affronter pour produire un tel trésor d'érudition dans les divers champs du savoir.

Le parallèle entre Politien et Textor en tant que poètes érudits (pour ne pas dire alexandrins) doublés de « philologues » fins connaisseurs de l'histoire littéraire (en vers comme en prose) se poursuit dans cet hommage du même Danès (mai 1521), où encore une fois l'*eruditio multiplex* de Textor, c'est-à-dire ses « savoirs entrelacés » relatifs à l'Antiquité (stylistique, histoire, mythologie, etc.), lui confère la garantie d'un *iudicium* sûr, derrière lequel se retranche le jeune helléniste qui, notons-le, s'était vu confier le soin, par le même Textor, de comparer la traduction latine de Francesco Griffolini au manuscrit grec des *Epistolae Phalaridis*, souci de philologue humaniste s'il en est²⁵:

Quod Angelus Politianus summo vir iudicio eum esse Lucianum putarit, quem vulgo Phalarim arbitrantur, illi profecto non invitus assentior, et eo potius, quod eius sententiam tibi, doctissime Ravisi, probari videam, cuius eruditionem multiplicem tam multa opera testantur.

L'opinion d'Ange Politien, homme du plus sûr jugement, selon laquelle l'auteur, Phalaris pour le commun, était Lucien, j'y adhère vraiment de bon gré, et cela d'autant plus, très savant Ravisius, que je constate que tu partages son avis, toi dont l'érudition considérable se vérifie en de si nombreux ouvrages.

Parmi les *tam multa opera* dont il est question ici, on doit pour le moins inclure l'encyclopédique *Officina*, parue quelques mois avant, et sans doute aussi son recueil d'épithètes alimenté par des sources charriant des poètes comme des prosateurs, anciens comme modernes, grecs comme latins. Par ailleurs, les mots *eo potius quod...* montrent que l'autorité du *doctissimus* Textor, dans le chef du futur lecteur royal de grec, vient véritablement renforcer, plutôt que seulement dédoubler, l'opinion déjà probante de l'auteur des *Miscellanea*.

Une dizaine de jours avant l'éloge de l'épître dédicatoire de Petit, le 18 juin 1522, un autre *Parvus*, Petrus Parvus Rosaefontanus, pseudonyme du Danois Hans Svaning (1503-

d'érudition dont un *Syntagma de Musis*, une *de deis gentium varia ac multiplex Historia* ou encore un *De annis et mensibus*, ainsi que des *Dialogi* sur les poètes contemporains (*de poetis nostrorum temporum*).

²³ Étant donné la vaste érudition manifestement coulée dans les *Silves*, Petit doit viser précisément ici l'« érudition à fiches », le savoir encyclopédique listé et compilé, comme il peut l'être dans l'*Officina* textorienne, en dehors de toute versification.

²⁴ C'est principalement l'*Officina* qui lui confèrera, sous la plume de Lotichius (*op. cit.*, p. 31), le titre d'*historicus* (à côté de *philologus* et *poeta diligentissimus/suo illo tempore locupletissimus*), cette somme constituant à elle seule, aux yeux du biographe, un apport décisif à la *facultas poetica et historica* (*op. cit.*, p. 33).

²⁵ *Epistolae Phalaridis, Agrigentinorum Tyranni, seu ut Politianus sentit, Luciani*, Paris, R. Chaudière/P. Vidoue, 1521 [25 mai, date de l'*ad lectorem* de Danès]. L'adjectif *multiplex* qualifiant le savoir de Textor se retrouvera encore dans la notice biographique de J.P. Lotichius, où il est question de son *ingenium* et de son *animus* rassasiés *multiplici eruditionis genere* (*op. cit.*, p. 31), mais aussi de son *multiplex studiorum, lectionum, meditationumque labor* « travail combiné d'études, de lectures et de méditations » ayant présidé à sa très ample érudition (*op. cit.*, p. 32-33).

1584)²⁶, place dans l'édition de César établie par son *praeceptor* qui n'est autre que Pierre Danès²⁷ une épître adressée au Lyonnais Georges Cognet, professeur au collège de Bourgogne à Paris, dans laquelle il plaide pour que l'auteur de la *Guerre des Gaules* reconquière les collèges français (en l'occurrence les collèges parisiens de Navarre, la Marche, Harcourt, Lisieux et peut-être Sorbonne), entre autres sous l'impulsion de Cognet et de son *amicus* Textor:

Quod idem in suo quisque musaeo, ut confido, praeter ceteros faciant Jo. Ravisius Textor, Theodoricus Morellus Campanus, Petrus Baventius, Claudius Guillaudus, amici nostri inter primos habendi.

Puissent-ils en faire de même [*i.e.* remettre au goût du jour l'auteur César, comme s'y emploie Cognet], chacun dans son collège, comme j'en ai la conviction, parmi d'autres Jean Ravisius Textor, Thierry Morel Champenois²⁸, Petrus Baventius²⁹, Claude Guillaud³⁰, nos amis à tenir parmi les principaux.

Soldat des lettres, Textor l'est comme bien d'autres à l'époque, et assume sa « mission » (comme l'évoque le terme *provincia* chez Petit) en pleine conscience de la place et de l'action minimales qui sont les siennes dans la *Respublica litteraria*, impression générale dépassant largement le cadre de la modestie topique de l'époque (*libellus, nugae*, etc.). Il n'en reste pas moins que, tout en gardant le silence total sur leur source, de nombreux écrivains puiseront, parfois à pleins boisseaux, dans les trésors d'épithètes et d'*historiae* de Textor, à l'exemple de Shakespeare ou Lope de Vega pour ne citer que deux ténors non français de la littérature universelle et sans parler des poètes néo-latins contemporains dont il était familier, comme Jean Salmon Macrin ou l'allemand Nicolaus Asclepius Barbatus.

Quand il réussit à s'extraire de ses activités professorales à Navarre, Textor se mue également en précepteur de jeunes nobles (par exemple, Charles de Tournon, selon toute apparence³¹) ou devise de littérature avec tel ou tel personnage de la haute société, tel ou tel *patronus* potentiel ou effectif. J'illustrerai ce dernier cas – celui du « régent éclairant le grand monde de son lumineux savoir humaniste » – par cet extrait de l'épître dédicatoire de son

²⁶ Auteur d'une *Refutatio calumniarum cuiusdam Joannis Magni Gothi Upsalensis, quibus in historia sua ac famosa oratione Danicam gentem incessit*, dédiée au prince Frédéric II, suivie d'un *Chronicon sive Historia Joannis regis Daniae* (Copenhague, 1560). Sur Svaning, cf. Erik Hansen, *Store og gode Handlinger af Danshe samlade ved ove Malling*, Gyldendal, 1992, p. 421-422 et, pour une source ancienne, Christian Gottlieb Jöcher, *Allgemeines Gelehrten Lexicon*, IV, Leipzig, 1750-1751, col. 918.

²⁷ *Hoc volumine continentur haec, Cai Julii Caesaris [...]. In his omnibus, maxime autem commentariis Rerum in Gallia gestarum, non pauca ex fide veterum codicum restituit Petrus Danesius, quae in hactenus impressis desyderabantur*, Paris, P. Viart et P. Vidoue, 1522.

²⁸ T. Morel, de Vitry-en-Perthois, enseignait au collège de la Marche lorsque, vers 1518, il publia à l'usage de ses élèves les *Bucolica* de Baptiste de Mantoue; il préfaça également une collection de lettres d'Érasme (Paris, 1525; cf. *Contemporaries of Erasmus*, II, 460) et édita, en 1542, un *Enchiridion ad verborum copiam*.

²⁹ Baventius (du village normand de Bavent, près de Dives?) étudia à Harcourt et à Lisieux: c'est en se décrivant comme *alumnus* de ces deux collèges qu'il publie, vers Pâques 1523, un recueil d'*Epigrammata ex optimis quibusque auctoribus selecta* (Paris, J. Bade). Il est cité, entre autres, avec les deux Dubois et Thierry Morel en tant que latiniste et potentiel défenseur d'Érasme dans une lettre de Jean Lange (Angelus) au savant hollandais datée du 1^{er} janvier 1524, cf. e.a. *Contemporaries of Erasmus*, I, 103 et *Ep.* 1407 (t. V, p. 379 Allen).

³⁰ Guillaud fut régent ès-arts au collège de Bourgogne, comme Cognet, jusqu'en 1527 et au moins depuis 1524, d'après les sources archivistiques. Ce futur docteur en théologie (1532) fut également lié au collège de Sorbonne seulement, semble-t-il, à partir de 1523 en tant que *hospes*, puis *socius* (1525), bibliothécaire (1529) et prieur (1530-1531). Cf. e.a. J.K. Farge, *Biographical register of Paris doctors of theology*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1980, n° 231, p. 213-216.

³¹ L'*adulescens* Charles de Tournon pourrait avoir eu Textor comme précepteur, si l'on se réfère à la fin de l'épître dédicatoire que Textor lui adresse dans son édition de l'*Erotopaegnon* d'Angeriano (c. 1521; sur cette édition, cf. *infra*), où l'humaniste évoque ses *frequentia colloquia* didactiques avec le neveu du cardinal de Tournon. Le contexte (enseignement partagé avec Denys Corron, secrétaire de François de Tournon) et le terme employé (*colloquia*) incitent à imaginer davantage une éducation personnalisée, plutôt que scolaire. Les deux étudiants de Textor cités plus haut, Picart et Ressin, appellent Textor *praeceptor*, sans que l'on sache s'ils recevaient l'enseignement de leur maître dans un cadre privé ou au collège.

édition des *Epistolae* d'Elisio Calenzio (c. 1521) qu'il adresse à l'évêque de Saint Bertrand de Comminges, Jean de Mauléon (fol. a ii r^o):

Efflagitasti saepenumero, quod tamen iure tuo debuisses imperare [...] ut si quando a scholasticis nostris occupationibus requies esset ulla, aut brevis quaedam cessatio, quotidie paucas horas mihi suffurarer, et impertirem tibi, quibus una de litteris colloqueremur, mutuoque illo sermone nostras duorum linguas ad artem dicendi redderemus expeditiores, et ab illa Vandalica barbarie quae sermonis latini desuetudine passim grassatur et imperat, longe alienas. Verbis tuis quum acquiessem, atque inter fabulandum orta esset mentio de his, qui familiares scripserunt epistolas, rogasti quis omnium mihi videretur optimus.

Vous m'avez souvent prié³² – c'est cependant ordonner que vous auriez légitimement dû faire – [...] de me dérober quotidiennement une poignée d'heures, lorsque se présenterait un répit dans mes occupations scolaires, ou une brève coupure, et de vous les consacrer à disserter ensemble sur la littérature et, grâce à ce dialogue, à préparer davantage nos langues à tous deux à l'art du bien dire et à les rendre nettement étrangères à cette barbarie vandale qui, en désaccoutumant de la langue latine, s'insinue de toutes parts et s'impose. Alors que j'avais acquiescé à votre demande et que dans la discussion on évoquait les auteurs d'épîtres familières, vous m'avez demandé qui me semblait le meilleur de tous.

Horas (sibi) suffurari, voilà bien une expression éloquente de la difficulté pour un régent aussi consciencieux que lui de tourner le dos à ses *scholasticae occupationes*, même si c'est pour s'entretenir d'autres *litterae*³³.

La suite de cette épître nous apprend la double motivation de l'humaniste à faire renaître sous le ciel parisien les *Lettres* de Calenzio: outre l'*enchiridium* que ce corpus constituera pour son noble commanditaire et pour le plus grand nombre, c'est l'absence de ces *Epistolae* dans les bibliothèques – *quoniam nusquam bibliothecarum reperiebatur exemplar* (f. a ii v^o) – qui a poussé Textor à en produire une nouvelle édition³⁴.

Un autre enseignement de cette épître, dans laquelle l'humaniste livre à l'ecclésiastique son *iudicium* éclairé sur le genre des épîtres familières et ses meilleurs représentants, est la position prudente ou timorée de « suiveur » (*pedaria sententia*) adoptée par Textor dans le vaste débat sur le cicéronianisme, environ sept ans avant la prise de position érasmienne bien connue: notre humaniste s'inscrit d'emblée (*protinus*) dans le camp des *Ciceroniani* radicaux (parmi ceux qui *Marcum Ciceronem ita demirantur et suscipiunt, ut ab eius vestigiis deerrare flagitium putent*)³⁵.

Mais au-delà de la question du cicéronianisme, c'est une querelle française des Anciens et des Modernes (*neoterici*), plus d'un siècle et demi avant Boileau, que l'humaniste aborde ici comme en bien d'autres endroits de son œuvre, toujours avec cette solution de compromis, cette volonté d'« union dans la différence », d'une certaine homogénéité littéraire de la *Latinitas*. J'aurai l'occasion de revenir sur cette ouverture courageusement assumée (*mihi ipsi et causae meae patrocinator*) à la nouveauté tout en respectant les qualités des

³² *Efflagitasti saepenumero*...: il y a très certainement là volonté d'imiter l'ouverture de l'*Institution oratoire*, où Quintilien entame son épître à Tryphon avec ces mots: *efflagitasti cotidiano convicio*... Coïncidence ou dépendance commune à Quintilien, plutôt qu'influence de l'Allemand sur le Français, c'est précisément par *efflagitasti saepenumero* que le pédagogue Joannes Altenstaig fait débiter son épître dédicatoire (1508) adressée à son ami Gregor Weselin de Schorndorf à l'occasion de la parution de son *Vocabularius* (*vocum quae in opere grammatico plurimorum continentur brevis et vera interpretatio*).

³³ Voir aussi (*se*) *furtim surripere* dans le passage cité de l'*ad lectorem* du *Specimen epithetorum*.

³⁴ *Elisii Calentii Amphratisensis, et Phalaridis Epistolae breves admodum et studiosae iuventuti, omnibusque eloquentiae candidatis, non minus utiles*, Paris, R. Chaudière, s.d. (c. 1521), mais la *pars Graeca* annoncée, à savoir les *Lettres* du Pseudo-Phalaris, ne fait pas partie de l'exemplaire consulté (BnF Z-3171).

³⁵ Pour une autre recommandation pédagogique de Cicéron, cf. e.a. son épître 63. Notons qu'il confesse ailleurs (*Specimen, Ad lectorem*, fol. 308 v^o) avoir éprouvé du dégoût, dans sa jeunesse, à la lecture des épîtres de l'Arpinate et avoir préféré certaines *epistolae* de Marius Philelphe, mais analyse ce dédain prématuré à la capacité défaillante de son esprit (*captus ingenii*), tout comme la *maiestas* virgilienne n'est pas décelable par tous au premier abord.

anciens, « éclectisme conscient et maîtrisé » dont ses œuvres compilatoires notamment sont de patents témoignages.

Mais délaissions, un forcément bref moment, le pédagogue pour nous intéresser au passeur de textes d'humanistes, à l'homme multipliant les odes à l'humanisme, jamais avare d'un témoignage sur sa « foi inébranlable dans le pouvoir des Belles Lettres » – pour reprendre un des seuls points positifs concédés par L. Febvre à l'engance des Apollons de collège – comme dans presque chacune des 149 *Epistolae* parvenues jusqu'à nous sous son nom³⁶, avec toutes les réserves et questionnements entourant encore la nature même de ces dernières (exercices de déclamation, véritable correspondance et, dans l'affirmative, *Textoris* ou *ad Textorem*, etc.).

L'ÉDITEUR DE TEXTES D'HUMANISTES

Comme nous venons de l'entrevoir avec l'édition textorienne des *Epistolae* de Calenzio (c. 1521), le régent de Navarre trouva le temps, en 1519, mais surtout en 1521, c'est-à-dire une fois délivré du *Specimen epithetorum* et de la tentaculaire *Officina*, de prêter ses connaissances profondes de la langue latine à la diffusion de l'humanisme italien et, dans une moindre mesure, allemand à Paris. En effet, poussé par des motifs comme la rareté et la précarité des textes ou le profit didactique (non sans l'agrément) du plus grand nombre, Textor se fit l'*emaculator* (« Textor emaculavit » au bas de la page de titre) de l'édition parisienne (P. Vidoue) du dialogue hutténien *Aula* ou *Misaulus* parue le 21 juillet 1519 (la cinquième depuis celle d'Augsbourg en septembre 1518), peut-être dans la foulée d'une rencontre avec le Chevalier envoyé à la cour de François I^{er} par le Prince électeur Albrecht de Mayence dans le dernier trimestre de 1517.

Mais c'est surtout aux poètes et prosateurs italiens *recentiores* qu'il consacra toute son acribie et son zèle. En effet, outre l'édition des *Epistolae Calentii* (c. 1521), le savant de Navarre, dans le sillage de Boccace, publie, le 8 novembre 1521 (chez Simon de Colines), un recueil de textes *De memorabilibus et claris mulieribus*. Il le dédie, sur le conseil d'un de ses maîtres navarristes (Lasseré) – Textor n'eut-il pas le temps de fréquenter le beau sexe, au point de ne pas trouver lui-même une honorable représentante à qui dédicacer son œuvre? – à Jeanne de Vuignacourt, l'épouse du Président du Sénat parisien Charles Guillard³⁷. À l'exception du *Περὶ ἀρετῆς γυναικῶν* de Plutarque, donné uniquement, du reste, dans la traduction latine (1485) du Florentin Alamanno Rinuccini (Ranutinus; 1429-1504), les quatorze composantes du recueil sont toutes humanistes et toutes italiennes ou françaises, cette dernière *Pars* étant illustrée par le poème épique en quatre livres et environ 3.000 vers *De gestis Joannae virginis Francae, egregiae bellatrix* (paru en 1516, à Paris, chez Jean de la Porte) de Valerand de La Varanne, docteur en théologie de l'Université de Paris (1512), et par une vie de Catherine de Sienne due à l'évêque de Rieux Jean de Pins (parue d'abord à Bologne en 1505). Du côté italien, il met particulièrement à l'honneur, en seconde place et en le pourvoyant d'un répertoire des femmes citées (seul autre cas: le *De virtutibus mulierum* de Plutarque), le *De claris mulieribus* (Ferrare, 1497) de Iacopo Filippo Foresti de Bergame, et cite de larges extraits des *Commentarii urbani* (Rome, 1506; Paris, 1516) de Raffaele Maffei (Volaterranus), sans doute la source principale de l'*Officina*, ainsi que quelques chapitres de Battista Fregoso sur les femmes savantes, tirés des *De dictis factisque memorabilibus collectanea* (Milan, 1509). Enfin, il aurait été inconcevable pour Textor l'éducateur de ne pas contribuer en tant qu'auteur à sa propre compilation: il y glisse quelques *capita* tirés directement de son *Officina* concernant les *meretrices* ou les *mulieres doctae*, non sans oublier les *bellicosae et masculae virtutis*. Outre ce réemploi de rubriques pédagogiques dans la présente compilation humaniste, le régent de Navarre est l'auteur d'au moins une *Vita*,

³⁶ Les exemples foisonnent, en voici un (*Epist.*, 37): « À mon sens, il ne faut pas moins estimer ceux qui soustraient la langue latine à la mort et la rendent à sa dignité première, que ceux qui arrachent aux plus grandes cités le joug de la servitude » (*Mea sententia non minoris [...] aestimandi sunt qui linguam latinam a morte vendicant et pristinae restituunt dignitati, quam qui in civitatibus amplissimis jugum servitutis excutunt [...]*).

³⁷ *De memorabilibus et claris mulieribus, aliquot diversorum scriptorum opera*, Parisiis, ex aedib. Sim. Colinaei, 1521. L'épître dédicatoire, elle, est datée du 24 juin 1521.

celle de la comtesse de Nevers à la moralité exemplaire, Charlotte de Bourbon, disparue récemment (11 nov. 1520), et très probablement de celle de Jeanne de Navarre, fondatrice de son collège³⁸.

En cette même année 1521 (ou dans les premiers mois de 1522?), Textor éditera encore l'*Erotopaegnion* de Girolamo Angeriano, entreprise motivée par la rareté du texte de l'Italien et la vive joie procurée par sa lecture. Il place cette édition sous les auspices de l'illustre famille des de Tournon et, en particulier, du jeune Charles avec qui il a de *frequentia colloquia*, entretiens assidus dénotant peut-être un préceptorat, comme je l'ai déjà supposé précédemment. En plusieurs endroits de la dédicace, Textor s'adresse à Charles tel Horace aux Pisons, comme en témoignent quelques passages tirés littéralement de l'*Art poétique*. Le thème central consiste en une dénonciation circonstanciée du virus (*contagium*) de l'écriture, source de *mille pestes*, saisissant toute sa génération au détriment de la qualité et de la pureté des lettres; corollaire insupportable aux yeux du professeur, la jeunesse contemporaine, éprise de nouveauté à tout prix, se détériore par manque d'esprit critique.

Dans ce sombre tableau, Textor tient à ne pas juger aveuglément tous les *neoterici*, tout en précisant, néanmoins, que les écrivains et poètes modernes de qualité sont une denrée rare, au regard des nombreux modèles fournis par l'antiquité (Cicéron, Horace, Virgile,...)³⁹:

Orta est pertinax illa quorundam persuasio, qui nihil mirantur, nisi quod vetustate computruit, nihil nisi quod sacrauit Libit[h]ina, horum scilicet fumis et strepitibus offensi, quos ut ego plane reprobandos duco, ita et eorum causae impense faveri velim. Quam, quamvis neoterici, scribunt tamen decoctum aliquod operibus etiam vetustissimis conferendum. Sunt, fateor, admodum pauci, qui sublimem illum functionis poeticae titulum mereantur, nihilominus sterilem omnino et eff[o]etam dicere aetatem hanc et paulo superiorem, nimiae profecto esset impudentiae. Nihil mea refert de his aut illis sententiam ferre, at si quid liceat, post Ausonii et Claudiani saeculum, qui duo videntur antiquorum novissimi, floruerunt et quidam alii, qui in ea professione haudquaquam obscurum nomen adepti sunt [...].

Est née cette conviction tenace chez certaines personnes qui n'admirent rien qui ne soit complètement pourri de vieillesse, rien que la Mort n'ait consacré⁴⁰, irrités qu'ils sont, cela va sans dire, par les fumées et les grincements de ces auteurs qu'il faut, comme je l'estime moi-même, absolument réprouver et, pareillement aussi, à la cause desquels je voudrais que l'on accorde le plus vif intérêt. Comme, bien que récents, ils produisent cependant une sorte de décoction comparable aux œuvres même les plus antiques ! Ils sont très peu, je l'avoue, à pouvoir toucher la sublime catégorie de l'impôt poétique⁴¹: dire que notre époque et celle de peu antérieure n'est absolument en rien moins stérile et épuisée [au regard de l'antiquité] relèverait assurément d'une excessive impudence. Il ne m'importe en rien de porter jugement sur les uns et les autres, mais, si on le permet, après le siècle d'Ausone et de Claudien, deux personnages apparaissant comme les plus récents des anciens, fleurirent également certains autres qui en ce métier se sont fait un nom nullement obscur [...].

³⁸ Il faut mentionner également la présence anonyme de *Vitae* (Blanche de Castille, sainte Clotilde, sainte Geneviève,...) qui pourraient bien être dues à Textor lui-même, d'un *opusculum de illustribus foeminis (incerto auctore)*, ainsi que d'une *Vita Monegundis* sans doute inspirée de celle de Grégoire de Tours (*Liber Vitae Patrum*, ch. 19, éd. B. Krusch).

³⁹ Il n'est parfois pas tendre avec ses contemporains, à l'exemple du philologue et poète Giovan Battista Pio (1460-1540), qualifié, certes dans un des passages les plus « nationalistes » de son œuvre (la préface de *Galli* dans le *Specimen*, fol. 158 v°), de *mendaciorum non minus quam verborum innovator*... Avant cela, il avait déjà souligné son goût prononcé pour l'imitation grotesque (*cacozelae amantissimus*, fol. 112 r°, s.v. *Diana*, épith. *integra*).

⁴⁰ *nihil nisi quod sacrauit Libitina*: emprunt à Horace, *Epist.*, II, 1, 48. Cette célèbre épître à Auguste semble être le modèle idéologique de Textor qui ne fait que transférer la critique de la seule ancienneté comme gage d'autorité adressée par Horace au peuple romain dans le contexte contemporain.

⁴¹ Métaphore économique visant les poètes qui obtiennent un important retour sur leur investissement (création) poétique, des bénéfices (renommée au moins) encore plus grands que leurs lourdes dépenses personnelles (physiques, intellectuelles,...).

Suivent alors les véritables talents récents à épinglez: un seul Français (Germain de Brie) pour huit Italiens, en l'occurrence les auteurs récents parmi les plus cités dans les *Epitheta*, à savoir Giovanni Pontano (qu'il classe en plusieurs endroits à la première place des poètes *recentiores*), Marulle, les Strozzi père et fils, Politien, Baptista Spagnuoli (dont il fait un Virgile moderne), Fausto Andrelini (qu'il a rencontré à Paris) et, comme attendu, Girolamo Angeriano.

Une des sorties du poète et humaniste Textor (avec ou sans arrière-fond pédagogique) sur la remarquable valeur du poète Pontano, qu'il qualifie notamment de *Neotericorum doctissimus*, illustre bien son point de vue dans ce débat du temps, fidèle, presque servile à ses positions vis-à-vis de la sacro-sainte antiquité littéraire: si le label de l'*antiquitas* ne sublimait pas naturellement les Anciens, le poète ombrien ferait jeu égal avec ceux-ci (*dubiamque, nisi obstaret antiquitas, cum priscis palmam facturis Iovianus Pontanus*)⁴². Tout poète moderne vaudrait-il par l'*antiquitas* qu'il recèle en lui et écoule dans ses vers?

La rubrique *De poetis Graecis et Latinis* de l'*Officina*, épitomé déclarée de l'opuscule *De poetis Latinis* (c. 1507) de Pietro Crinito, apporte des compléments très instructifs sur le canon poétique personnel de Textor. Dans ce classement des *neoterici*, inséré après les poètes latins antiques et avant les Grecs, figurent, telle une vague primordiale, neuf Italiens, suivis de quatre Français.

Sans surprise, l'immense *dexteritas* de Pontano lui fait là aussi remporter la palme parmi les *recentiores*, en le plaçant à un *proximum intervallum* des anciens, au grand nombre desquels « il aurait ravi la gloire, si ne s'y était opposé l'avis ridicule (*ridicula opinio*) de certains que toutes choses répugnent, si elles ne sentent pas l'ancien (*vetustas*) ». La seconde place revient à Politien, dont la double compétence oratoire (prose et poésie) est soulignée (*utroquo genere dicendi doctissimus*, cf. *supra* Petit à propos de Textor). Viennent ensuite, dans l'ordre, Marulle, les Strozzi (Tito Vespasiano et son fils Ercole) et le Mantouan (pour ses *Bucoliques* virgiliennes) et trois nouveaux noms par rapport à la liste précédente (cependant postérieure d'un an environ à celle-ci): Philelphe (Gian Mario ou son père Francesco, le contexte est trop imprécis) et Pétrarque (la présence de ce dernier témoignant de l'étendue du spectre humaniste considéré par notre régent) – duo cité du bout des lèvres, notons-le, pour le *modicum laudis* leur revenant en tant que poètes (*in scribendis poematibus*) – et enfin, à titre d'exemple de professeurs de poésie (*qui... poetice profiterentur*) contemporains renommés, Quinziano Stoa (1484-1557), professeur de belles-lettres à l'université de Pavie (dès 1509), que Textor a personnellement fréquenté (*familiaritas*), conversant assez longuement avec lui (*colloquio usus sum aliquandiu*) pendant son séjour parisien au cours duquel il réédita sa *Cleopolis*, parue début août 1514⁴³.

C'est peut-être à l'occasion de l'édition parisienne de cette *Sylva*, publiée conjointement avec l'*Orpheus* de ce jeune *poeta laureatus*, que Textor s'est lié d'amitié (*familiaris et amicus*) avec le suivant dans la liste, Jean Salmon Macrin, nourrisson des Muses dont la *dexteritas* et le *felix genius* lui confèrent, sur le strict plan de la composition hendécasyllabique, une sorte de « gémellité » avec le grand Pontano⁴⁴. Du côté français, on retrouve Germain de Brie, salué pour sa science, son érudition, sa pureté et son aisance (*scribit enim docte, et erudite, tersa et facili vena*), la rubrique étant clôturée par deux poètes

⁴² Cf. *Specimen*, fol. 193 r°, s.v. *leo* (préf.). Notons que l'expression *dubiam palmam facere* « rendre la victoire indécise » est celle-là même qu'employait Juvénal (*Sat.*, 11, 181) à propos des rivaux en qualité Homère et Virgile. Par cet adjectif *doctissimus* appliqué à son champion de la poésie moderne, plutôt que *elegantissimus* ou *eloquentissimus*, peut-être Textor veut-il signifier toute l'importance qu'il accorde au contenu érudit, au caractère savant des mots, avant même l'élégance ou la technique de composition. Un seul autre acteur de l'humanisme contemporain ne doit pas, aux yeux de Textor, être relégué au second rang, derrière ses prédécesseurs antiques, c'est Jean Despautère, *grammaticorum omnium diligentissimus, et veterum nulli meo saltem iudicio posthabendus*, cf. *Specimen*, fol. 310 v°. Voilà bien une prise de position claire dans le domaine grammatical à l'encontre de la scolastique et, par exemple, du *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu.

⁴³ Jo. Fr. Quintiani Stoa... *De celeberrimae Parrhisiorum urbis laudibus sylva, cui titulus Cleopolis. Eiusdem Orpheos libri tres*, [Parisiis], Jean de Gourmont, 1514.

⁴⁴ Salmon Macrin s'était vu confier par Stoa la correction des épreuves d'imprimerie de la réédition parisienne de l'*Orpheus* (J. de Gourmont, 1514, éd. cit. ci-dessus).

écoutés à Paris par Textor, Élie Gemeau (Gemellus) et Baptiste Le Chandelier (Candelarius), qualifiés de « champions » de la langue latine (*linguae Latinae principes vexillarii*)⁴⁵.

Modèles humanistes

Plutôt que de mettre l'accent sur l'adepte des *Elegantiae* de Valla, l'admirateur de l'auteur du *De asse*⁴⁶, un de ses mentors pour le grec à côté de Danès et Lefèvre d'Étaples⁴⁷, ou encore l'admirateur d'Érasme le pédagogue du *De ratione studii* (1512) et érudit des *Adages* (dont il farcit ses oeuvres)⁴⁸, je voudrais aujourd'hui insister sur la comparaison polémique entre auteurs anciens et modernes, question à propos de laquelle Textor ne rate jamais une occasion de donner son point de vue nuancé ou prudent. Je me contenterai ici de résumer ces longues pages argumentées en soulignant que, tous comptes faits et après moult débats intérieurs, Textor donne sa préférence pédagogique (en tant que modèles didactiques) aux Anciens, tout en affichant clairement son admiration pour certains humanistes.

Ainsi, pour se limiter au contexte précis de ses ouvrages pédagogiques et relativement à ses multiples justifications du mélange d'auteurs anciens et modernes opéré pour la cause, on peut lire dans l'*ad lectorem* du *Specimen* (1518) ce tableau vivant des angoisses et des enjeux vécus par le régent-lexicographe, obligé ou se sentant obligé de justifier le choix de ses sources, notamment par le principe de la *varietas* comme source d'agrément⁴⁹:

Primum omnium in quo ab eorum scuticis mihi timendum video, illud ipsum est, quod plerisque in locis auctores quosdam neotericos advocare non dubitaverim. [...] Non ignoro ex verbis Quintiliani, ut novorum optima sunt maxime vetera, ita quoque veterum esse maxime nova. Scio et maiorem fidem priscorum, quam aliorum vel nostri vel modici ante temporis hominum testimonio adhiberi solitam. Quoniam tamen ea nemini fere non est genuina voluptas, ut varietate magis quam continuo et immutabili rerum omnium usu oblectetur, non existimavi factu iniucundum neotericos summatis illis et πρωτοχρόνοις quandoque immiscere.

Le premier de tous les points sur lequel je vois qu'il me faut craindre les écrivains de ces gens réside dans le fait même que je n'ai pas hésité à recourir, en une foule d'endroits, à certains auteurs récents. [...] Je n'ignore pas, selon les mots de Quintilien, qu'il faut préférer dans les mots nouveaux les plus anciens, et dans les anciens les plus nouveaux⁵⁰. Je sais aussi qu'on accorde traditionnellement une plus

⁴⁵ Cf. *Officina*, éd. 1520, fol. 368 r°.

⁴⁶ Le mot « adorateur » n'est pas surfait, Textor considérant Budé, dans l'épître dédicatoire de son édition de l'*Aula de Hutten* (1519, fol. a i v°-ii r°), comme son *numen*, à placer *in deorum indigumenta*. Au même endroit, Budé forme avec Érasme et Thomas Linacre la triade européenne de pourfendeurs de la barbarie sévissant dans la République des lettres.

⁴⁷ Ce dernier, qu'il appelle *philosophiae lumen*, est un (avec Érasme, en l'occurrence) des sauveurs de la République des lettres « qui ont dissipé de nombreux mystères régnant dans les trésors et sanctuaires des lettres grecques » (*qui... multa prius ignota ex Graecarum litterarum thesauris et penetralibus eventilaverint*), cf. *Specimen, ad lectorem*, fol. 309 r°.

⁴⁸ Il va sans dire que l'idéal rhétorique érasmien de la *duplex copia* est largement adopté et appliqué par Textor dans ses *Epitheta* (*verborum copia*) et dans son *Officina* (*rerum copia*). En l'absence de prise de position textorienne claire dans le débat religieux, on ne sait si l'admiration qu'il portait au pédagogue et érudit Érasme englobait aussi le domaine religieux.

⁴⁹ Cf. *Specimen*, fol. 308 r°-v°. Nulle censure n'apparaît clairement dans son choix des auteurs destinés à l'enseignement du latin et à l'apprentissage de la poésie (*Epitheta*): à titre de comparaison, Térence, Martial, Juvénal ou encore Ovide sont encore prohibés en 1508 au collège de Montaigu, certes notoirement rigoureux et marqué par la scolastique imposée par Standonck. Pour le texte de cette interdiction faite aux régents, cf. e.a. L. Lukács (éd.), *Monumenta paedagogica Societatis Iesu*, I, Romae, 1965, p. 627. Cependant, cette supposée rigueur ou étroitesse intellectuelle et esthétique, réfractaire aux écrivains néotériques et à nombre de poètes antiques peu religieux, comme il peut ressortir de la lecture des statuts de Montaigu (1508), trouve d'éclatants démentis dans les années suivantes: c'est bien dans les murs du collège de Béda et Tempête que François Dubois compose sa *Poetica* (1516), en recourant notamment à l'*Andrienne* de Térence (auteur encore proscrit dans la Règle de 1509), ainsi que Nicolas Petit ses *Silves* (1522), dédiées qui plus est aux deux directeurs des études montacutiennes...

⁵⁰ *Inst. or.*, I, 6, 41. On ne peut exclure que Textor élargisse ici le propos seulement lexical de Quintilien à la littérature, à la culture, voire à la moralité.

grande foi au témoignage des anciens qu'à celui des autres hommes de notre temps ou quelque peu antérieurs. Cependant, puisque quasiment tout le monde jouit naturellement de ce plaisir consistant à retirer de l'amusement de la variété plus que de la pratique continuelle et immuable de toutes affaires, je n'ai pas jugé désagréable de mêler parfois les auteurs récents à ces éminences des premiers temps.

Et Textor de se dédouaner en affirmant que la *deformitas* « indignité » des *infelices versiculi* des Modernes qu'il a rapprochés, à des milliers de reprises, des *fortunata carmina* d'Horace ou de Virgile ne donnera que plus de *pulchritudo* encore à ces derniers, l'*humilitas* des uns sublimant l'*auctoritas* des autres en une sorte d'apothéose. Que chacun, Thersite ou Achille, rentre dans l'arène des lecteurs, même s'il a peu de chance d'en sortir vivant ou intact!

Mais, au-delà de l'agrément, les préoccupations purement pédagogiques ne sont jamais loin: le professeur veut fournir la possibilité d'une *imitatio* à chaque apprenant selon ses capacités propres (*ingenii captus*):

Ita quoque scripturi carmen adolescentes (qui nihil adhuc, aut parum in poeticis promoverunt disciplinis) sui fere similes levius insequentur et effigiabunt, quam primates illos, a quorum maiestate et natura distant non minus, quam ab elephante formica. Quid ergo (roget aliquis) doctos indoctis, et antiquos novissimis permisceas? Ut et his satisfaciam, qui parum, et his qui multum iam profecerunt.

Ainsi également les jeunes gens (ceux qui ne sont pas encore ou peu avancés dans les matières poétiques) qui s'apprêtent à composer un poème s'attacheront et copieront plus prestement les auteurs qui leur ressemblent pratiquement que ces écrivains de premier rang de la grandeur et de la nature desquels ils sont aussi éloignés qu'une fourmi d'un éléphant. Pourquoi donc, demandera-t-on, as-tu mêlé savants et ignorants, anciens et très récents? Pour donner satisfaction à la fois à ceux qui n'ont obtenu que peu de résultats et à ceux qui ont déjà bien progressé.

Des déclarations paratextuelles à la pratique de l'épithétaire

De cette sorte de « primauté idéologique » accordée par Textor à l'*Antiquitas* devant son large public, y compris les « bien-pensants » et autres conservateurs dans la *Respublica litteraria*, que reste-t-il une fois examinées au crible les sources mêmes alimentant cet « instrument de travail » confié par l'humaniste-pédagogue à ses étudiants et lecteurs, le *Specimen epithetorum* (et sa seconde édition de 1524 complétée par l'auteur avant son décès)? Que contenait la bibliothèque ou l'officine de Textor? Quels auteurs grecs et latins, anciens, médiévaux et modernes lit-il et surtout élit-il? À ces questions, j'ai voulu apporter, pour l'occasion, quelques éléments de réponse par des sondages en profondeur dans l'ensemble de la toile tissée par le régent de Navarre, toile emprisonnant, dans l'édition de 1524, 3 417 lemmes (*dictiones*) illustrés d'environ 30 000 épithètes documentées par près de 40 000 passages littéraires (*testimonia*) empruntés à plus de deux cents auteurs, toutes époques confondues⁵¹. Il suffira de donner ici un seul, mais représentatif exemple des sources textoriennes et de leurs proportions, celui de la notice *Amor*, terme pour lequel l'échanson des candidats-poètes propose un choix de quelque cent soixante-cinq épithètes principales... De fait, quel thème littéraire et poétique plus universel et atemporel, à priori, que l'amour (soit dit en passant et sans ouvrir d'enquête sociologique ou psychanalytique, d'autres thèmes universels brillent par leur absence dans le recueil, comme la famille, *mater*, *pater* ou encore

⁵¹ Lectures pléthoriques et débauche de travail qu'il ne conseillerait pas à la jeunesse estudiantine, si l'on doit se référer aux dangers pour l'esprit et la mémoire que cette vie d'érudition peut entraîner d'après l'*Epistola* 63 (il exhorte son jeune destinataire *ut abstineas a librorum copia, neque tam variis auctoribus ingenium et memoriam confundas* et d'attendre de progresser dans les lettres *ut huic labori non succumbat, et sub eiusmodi onere vires non fatiscant*) et Textor (en tout cas l'auteur de la lettre) d'inviter son étudiant à ne s'imbiber de la *doctrina* que d'un seul modèle (*archetypum*), Cicéron en l'occurrence). Ailleurs (*Epist.*, 64), il souligne le respect que tout le monde, spécialement l'insolente jeunesse actuelle, devrait témoigner aux hommes, comme lui faut-il comprendre, *qui veteres omne genus scriptores multis vigiliis magna que olei impensa iam excusserunt*.

frater et *soror* n'y figurant carrément pas)? En prenant strictement en compte les *testimonia* des syntagmes en question (donc pas les références littéraires servant à expliquer l'adjectif, ni les citations comprises dans la *praefatio* du lemme), les résultats sont pour le moins surprenants. Ainsi, sur le plan du nombre d'autorités anciennes et modernes différentes, on compte vingt-trois *Antiqui* (dont une référence à un Grec, Xénophon, en traduction latine humaniste) et deux médiévaux pour trente *Recentiores* (tous Italiens, à part trois poètes germaniques et trois français), la quantité de *testimonia* empruntés respectivement aux uns et aux autres ne venant pas infirmer ce recours marqué aux *Neoterici*, puisqu'aux 129 occurrences antiques et aux 9 médiévales (8 pour le seul *Architrenius* et une chez Ambrosius Autpertus) viennent s'ajouter 138 emprunts modernes (les chiffres plus ou moins équilibrés s'expliquant en grande partie par un véritable pillage ovidien, 40 passages pour le seul auteur de l'*Art d'aimer*, les second et troisième, respectivement Properce et Virgile, n'étant exploités que quatorze et onze fois)⁵².

On retrouve, certes, tous les plus grands noms de la poésie antique – les rares absents ne doivent leur omission qu'au hasard des lectures d'un Textor écrivant et lisant *tumultuarie* et *raptim* comme il le déclare souvent, ou au résultat d'une sélection consciente – mais aussi, et de façon significative, ceux de l'époque plus récente, la palme revenant, comme attendu, à son champion Pontano (26 emprunts), devançant Giannantonio Campano (20) et le Mantouan Baptista Spagnuoli (10), lui-même suivi de près par Baptista Pio (9), Strozzi père (8), Politien ou encore Panfilo Sasso (6), ce qui reflète assez bien la hiérarchie des auteurs cités dans l'ensemble du recueil (avec une inversion, cependant, entre Spagnuoli et Campano). On relève toutefois plusieurs absences remarquables chez les *neoterici*, à l'exemple de Germain de Brie, qu'il avait cité dans son canon français, mais il s'agit là de simples coïncidences, Brixius et tant d'autres omis ici se trouvant largement exploités dans le reste de l'ouvrage⁵³. On remarquera, par ailleurs, que les sources médiévales ne sont pas totalement bannies (surtout les non-patristiques), spécialement grâce à l'œuvre poétique de Hrotsvita de Gandersheim et à l'*Architrenius*, dont, notons-le, Textor omet systématiquement le nom de l'auteur (Johannes de Hauvilla, cf. s.v. *apes*, épith. *favifluae*).

Mais il est important de souligner que cette utilisation massive des auteurs *recentiores*, pourtant relégués, somme toute, au second plan dans ses déclarations paratextuelles, cette prépondérance d'emploi des Modernes et *Neoterici* sur les *Antiqui* et *Classici* se retrouve globalement dans l'ensemble du recueil – bien entendu lorsque l'échantillon des *exempla* est quantitativement pertinent: nombre de lemmes ne disposent que d'un ou d'une poignée de *testimonia*, la marge optionnelle du professeur-humaniste étant alors réduite – et même s'accroît souvent pour confiner sinon au monopole, du moins à l'hégémonie, à l'exemple des notices *chelys* (9 citations antiques; 1 médiévale: *Architrenius*; 27 modernes, dont 24 italiennes), *Phoebus* (25 ant./45 mod.) ou encore *cithara* (7 ant./21 mod.)⁵⁴.

Conscient ou non, lié à des objectifs pédagogiques ou à des idéaux esthétiques, ce phénomène d'appropriation massive de la poésie d'humanistes doit assez fidèlement refléter, selon moi, les lectures personnelles du poète-pédagogue et assurément aussi la culture poétique à la mode dans le Paris humaniste des deux premières décennies du siècle. Faut-il

⁵² Ovide et Virgile constituent clairement le duo de tête au classement quantitatif des citations antiques. Lucrèce, Horace, Properce, les satiristes (Lucilius, Perse,...), Sénèque (théâtre), Silius Italicus, Martial, Stace, Lucain, Tibulle, mais aussi Lactance, Claudien, Ausone, Sidoine Apollinaire ou encore Boèce ne sont pas en reste. Les données de l'édition de 1524 pour la même notice *Amor* diffèrent sensiblement de celles du *Specimen*, le nombre d'auteurs différents se réduisant (20 antiques/2 médiévaux/25 modernes), de même que les *testimonia* (81/4/80), ce constat de rééquilibrage n'étant pas applicable, loin s'en faut, à l'ensemble de la seconde édition.

⁵³ Certaines absences s'expliquent plus mal, à l'exemple du *poeta laureatus* (1517) Ulrich von Hutten, jamais cité, même dans la seconde édition de 1524 et malgré le recours à d'autres poètes germaniques dès le *Specimen*. Textor appréciait pourtant le Chevalier au point de faire connaître à Paris son dialogue *Aula* (1519), cf. *supra*.

⁵⁴ Toutes statistiques extraites de l'édition de 1524, le *Specimen* ne fournissant qu'une liste d'épithètes pour ces trois lemmes. Exemples également relevés par Ian D. McFarlane, « Reflections on Ravisius Textor's *Specimen Epithetorum* », *Classical influences on European culture A.D. 1500-1700. Proceedings of an International Conference held at King's College, Cambridge April 1974*, ed. R.R. Bolgar, Cambridge, Cambridge University Press, 1976, p. 81-90, spéc. 84.

penser que c'est l'*Antiquitas* littéraire dans sa globalité que le pédagogue-moraliste comme le poète-lexicographe considérait comme « modèle supérieur » à celui d'une époque plus récente (en ce inclus la sienne), cette dernière étincelant, au demeurant, grâce à quelques talents individuels?

Quoi qu'il en soit, les positions et les choix poétiques et rhétoriques de Textor, faisant, par exemple, briller un Pontano en plongeant dans l'ombre un certain nombre d'autres versificateurs, ont assurément eu des conséquences pédagogiques, littéraires et culturelles sensibles et durables, asseyant ou délitant la réputation de telle ou telle figure de l'humanisme et de la poésie, brossant un tableau chargé mais définitif d'une certaine *Latinitas* et d'une certaine technique poétique aux yeux de nombreuses générations d'étudiants et de poètes recourant au « Textor » pour finir leurs vers ou vérifier l'originalité de leurs trouvailles et ce, pas seulement en latin mais très certainement aussi en vernaculaire, du moins jusqu'à la fin du siècle suivant (ex.: préférences pour des adjectifs en français avec suffixes dérivés ou traduits directement des épithètes composées privilégiées par Textor comme celles en *-fer*, *-ger*, *-bilis*, etc.).

Les *Epitheta* et l'*Officina* comme « laboratoire humaniste »

Je voudrais, pour terminer, évoquer certaines « interactions » entre l'œuvre pédagogique et l'œuvre poétique (*Dialogi*, *Epigrammata*) et littéraire (*Epistolae*) – je ne parle donc pas de « contaminations » néfastes et inconscientes, mais bien de « services mutuels », d'« échanges porteurs » – en me limitant à deux cas typiques.

Si, comme on peut s'en douter, la poésie textorienne regorge de syntagmes (nom et déterminant qualificatif) créés par d'autres qu'il connaît tant pour les avoir décortiqués et dont la grande originalité ou l'extrême rareté leur ont parallèlement octroyé une place dans le recueil textorien des *Epitheta* (consistant parfois, d'ailleurs, dans la seule autre occurrence du syntagme)⁵⁵, il faut plus remarquablement constater que Textor n'a pas seulement nourri son recueil épithétaire de citations antiques, modernes et même tout à fait contemporaines (de ses amis navarristes, par exemple, comme Henri Labbé ou Louis Milet), mais aussi de son propre cru! Ainsi, le poète, l'écrivain se met au service du pédagogue en déversant, souvent en fin de listes (par modestie ou dans l'urgence instaurée par les imprimeurs ?), pas moins de quatre-vingt-trois passages de son œuvre personnelle illustrant des syntagmes pour la plupart inédits, faible contribution en comparaison des centaines d'extraits pris à certains autres et au regard des milliers de *testimonia* contenus dans la compilation, mais néanmoins significative et indicatrice du caractère « work in progress » de l'entreprise, de travail constamment en cours d'élaboration, tenant compte des dernières productions humanistes (y compris les siennes), pour mener d'abord à l'*Echantillon* (*Specimen*) de 1518, puis à une seconde édition plus complète (1524). Outre ses pures créations de syntagmes, ces vierges associations verbales, il faut signaler ses créations (*formare*, *effingere*,...) théoriques d'épithètes (en tout cas livrées sans *testimonium*) à partir de modèles humanistes (*ad monetam et formam; eadem ratione qua...*), comme *virgultivaga* pour le terme *capra* – « qui vagabonde dans les broussailles » ou « qui ondoie comme une brindille », si l'on considère les mouvements de tête et de corps de la chèvre – sur le modèle pétrarchéen *dumivaga capella*. Inventions d'épithètes, mais aussi application d'épithètes existantes à d'autres termes (*dictiones*) que ceux originellement associés par ses autorités littéraires pour suggérer des syntagmes inédits (ex. *nemus frondifluum* d'après *frondiflua coma* chez Pietro Crinito, adjectif qu'il trouve *aptissimum* d'associer à ce substantif), sans parler des épithètes recrées sans modèle, d'après les seuls *realia* du contexte (ex. *s.v. comitia*).

Il est frappant, par ailleurs, de voir le nombre de pièces versifiées, personnelles ou tirées de l'humanisme (surtout italien), insérées par Textor dans ses listes érudites et énumérations encyclopédiques de *loci communes* ou d'épithètes (la *Damisella Textoris* est

⁵⁵ La question de la période de composition des *Dialogi* et des *Epigrammata* (antérieure, simultanée ou postérieure au *Specimen epithetorum*) n'a ici que peu d'importance, seul en a le moment de la lecture de ces passages, au demeurant impossible à déterminer.

sans doute un des plus beaux exemples, cf. *Officina*, fol. 126 v°-127 v°), sans que l'on sache toujours si elles interviennent comme simple divertissement ou en complément du contenu didactique (ou les deux).

Dans l'autre sens, on a plus d'une fois l'impression que l'érudite et massive *Officina* déteint par écrasement sur l'œuvre du poète de Navarre. En effet, on trouve dans l'œuvre dramatique de Textor (*Dialogi*) des passages qui n'ont rien à envier à des rubriques de l'*Officina* ou à des *repetitiones* grammaticales sur le mode oral (*declamatio* ou *recitatio*) telles qu'elles pouvaient avoir lieu dans les classes de Navarre: multiples allusions mythologiques ramassées sur quelques lignes pour exprimer un seul et même thème (richesse, beauté,...), révision du lexique latin de l'anatomie (dix-neuf parties du corps humain constituant trois hexamètres dactyliques⁵⁶), répétitions rapprochées de constructions grammaticales analogues, érudition lexicale par association de synonymes relativement rares et techniques, cependant inutile à la compréhension (ex. *homo tressis et trioboli*⁵⁷), etc. Sans vouloir enfermer l'œuvre dramatique de Textor dans une approche par trop scolaire, il semble néanmoins qu'à ces moments précis, au-delà de l'effet comique, le pédagogue prenne consciemment le pas sur le versificateur et le dramaturge et les utilise à sa guise. C'est de l'érudition ou de la pédagogie, selon les points de vue, coulée en poésie. Conçus pour et peut-être aussi parfois par ses étudiants du collège de Navarre, ces morceaux de dialogues joués par ses classes, peut-être moins enlevés et moins esthétiques que d'autres, semblent reposer essentiellement sur des objectifs de mémorisation de tel ou tel enseignement philologique⁵⁸.

CONCLUSIONS

Plutôt que de simple « prolongement » de l'activité pédagogique (préparation de lectures expliquées, illustrations de la théorie grammaticale par des *exempla* littéraires, etc.) dans l'œuvre littéraire, ce qui suppose deux actions et une chronologie les articulant, on peut parler, dans le cas textorien, d'une relation véritablement osmotique, ou mieux encore, symbiotique entre pédagogie et création poétique/rhétorique, car, loin de tout « parasitisme » entre ces deux *disciplinae* et bien au-delà d'une simple interpénétration non maîtrisée et fatale, il ressort de l'ensemble de son œuvre, une impression d'aisance naturelle à associer consciemment intérêt pédagogique et idéal poétique dans un rapport bénéfique réciproque et durable. Ainsi, ses *Epitheta*, son *Officina*, mais aussi ses *Dialogi*, *Epigrammata* et *Epistolae* doivent être compris comme les moyens, de nature certes fort variée, de parvenir à un seul et même objectif: enseigner dans la *varietas* la langue et la culture latines au plus grand nombre de *studiosi* possible, jeunes Navarristes comme poètes et orateurs plus aguerris.

Textor est mort au lendemain de ses trente ans, le 3 décembre 1522, sans doute épuisé ou emporté par la peste sévissant à Paris à ce moment-là; boulimique de lectures, il se forgea très tôt un véritable trésor culturel rejaillissant dans la préparation de ses explications d'auteurs, alimentant ses sommes pédagogiques (*Specimen epithetorum* et *Officina*), comme sa propre création littéraire. Concrètement, on peut imaginer facilement qu'une page de Virgile ou d'Ovide, pour citer deux de ses plus importantes sources antiques, devait lui procurer dix nouvelles épithètes pour son recueil, un couple d'*historiae* à stocker dans les rayonnages de son *Officina* ou à utiliser en *exempla* au cours d'une exégèse ou d'une composition personnelle. Humaniste et poète, Textor s'est, en outre, chargé de fournir aux poètes et aux humanistes deux instruments de travail tout bonnement colossaux, ainsi que d'éditer une quinzaine de textes d'humanistes.

Ainsi avons-nous vu quelques aspects des « incursions humanistes » du régent Textor, de ces interactions intimes, assez originales dans son cas, entre pédagogie et poétique, entre enseignement théorique et pratique de la poésie. Si l'*Officina* n'est assurément pas novatrice

⁵⁶ Cf. Dial. *Tres mundani*, v. 282-284, fol. 21 r°, éd. 1530: *O caput, o dentes, o brachia, crura, cerebrum, / Frons, oculi, nares, pulmo, iecur, occiput, aures, / Lingua, oculi, fibrae, mentum, osque, manusque, pedesque...*

⁵⁷ Cf. Dial. *Genius, Senex, Fortuna*, fol. 178 r°, éd. 1530. Souci didactique (enrichissement du lexique) ou pur effet comique par pléonasmе, cette expression résulte assurément de la fusion de deux adages érasmiens consécutifs (710: *homo trioboli* et 711: *homo tressis*).

⁵⁸ On consultera à ce propos les travaux récents de Mathieu Ferrand cités en bibliographie.

dans son concept et son contenu (notamment au regard des *farragines* italiennes analogues), le recueil des *Epitheta*, en revanche, apporte dans ses objectifs et dans sa nature même un certain renouveau à la pédagogie du temps, à l'apprentissage de la poésie et de la rhétorique latines. Textor s'est investi là dans un projet *multiplex*, autant en humaniste qu'en pédagogue.

La notion de « professeur-humaniste » ou « humaniste-pédagogue » correspond vraiment, dans le cas de Textor, à une réalité une et ne doit en aucun cas être scindée, même si elle est sous-tendue par deux approches fondamentalement différentes, l'une peut-être plus pratique et enserrée dans un programme d'apprentissage scolaire, l'autre plus libre comme libre peut être l'acte de création d'un poème ou d'un drame.

Nathaël ISTASSE
Bibliothèque royale de Belgique

BIBLIOGRAPHIE CHOISIE

Œuvres de J. Ravisius Textor concernées

- *Specimen Epithetorum Ioannis Ravisii Textoris Nivernensis, omnibus artis poeticae studiosis maxime utilium*, Parrhisiis, Emissum ex officina Henrici Stephani pro scholis decretorum / Venable in aedibus Reginaldi Chaudiere in vico Iacobæo sub insigni hominis sylvestris, die 2 sept. 1518.
- *Ioannis Ravisii Textoris Nivernensis Epitheta, studiosis omnibus poeticae artis maxime utilia, ab autore suo recognita ac in novam formam redacta*, Parrhisiis, Apud Reginaldum Chaudiere, via Iacobaea sub insigni hominis sylvestris, 1524 (avril).
Colophon: Absolutum in inclyta Parrhisiorum Lutecia, typis Petri Vidovaei, et impensis Reginaldi Chalderini mense aprili anno M.D.XXIII.
- *Ioannis Ravisii Textoris Nivernensis Officina partim historiis, partim poeticis referta disciplinis*, [Parrhisiis], Prostat vaenalis in taberna libraria Reginaldi Chaudiere honestissimi bibliopolae manentis in vico Iacobæo, sub insigni hominis sylvestris, [1520].
Colophon: Absolutum est hoc opus typis Antonii Aussurdi fidelissimi chalcographi, et impensa Reginaldi Chalderini honestissimi bibliopolae, anno a partu virginis 1520, quinto calendas Decembris

Sources secondaires

- FERRAND, Mathieu, « Le théâtre des collèges au début du XVI^e siècle: les *Dialogi* (1530) de Johannes Ravisius Textor », *BHR* 72/2 (2010), p. 337-368.
- _____, « Les exercices de composition et de déclamation poétiques dans les collèges parisiens au début du XVI^e siècle. Autour de Joannes Ravisius Textor », Actes de la journée d'études *La poésie néo-latine à haute voix* (Louvain-la-Neuve, déc. 2009), éd. L. Isebaert et A. Smeesters, Turnhout, Brepols, à paraître.
- ISTASSE, Nathaël, « Joannes Ravisius Textor: mise au point biographique », *BHR* 69/3 (2007), p. 691-703.
- LAIMÉ, Arnaud, « L'influence d'Ange Politien dans la préface des *Silvae* de Nicolas Petit (1522) », *Camenae* 1 (2007), p. 5 et n. 33 (disponible sur <http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/A.Laimé.pdf>, juin 2011).
- McFARLANE, Ian D., « Reflections on Ravisius Textor's *Specimen Epithetorum* », *Classical influences on European culture A.D. 1500-1700. Proceedings of an International Conference held at King's College, Cambridge April 1974*, ed. R.R. Bolgar, Cambridge, Cambridge University Press, 1976, p. 81-90.
- MOSS, Ann, *Les recueils de lieux communs. Méthode pour apprendre à penser à la Renaissance* (trad. fçse par P. Eichel-Lojkine et al.), Genève, Droz, 2002.